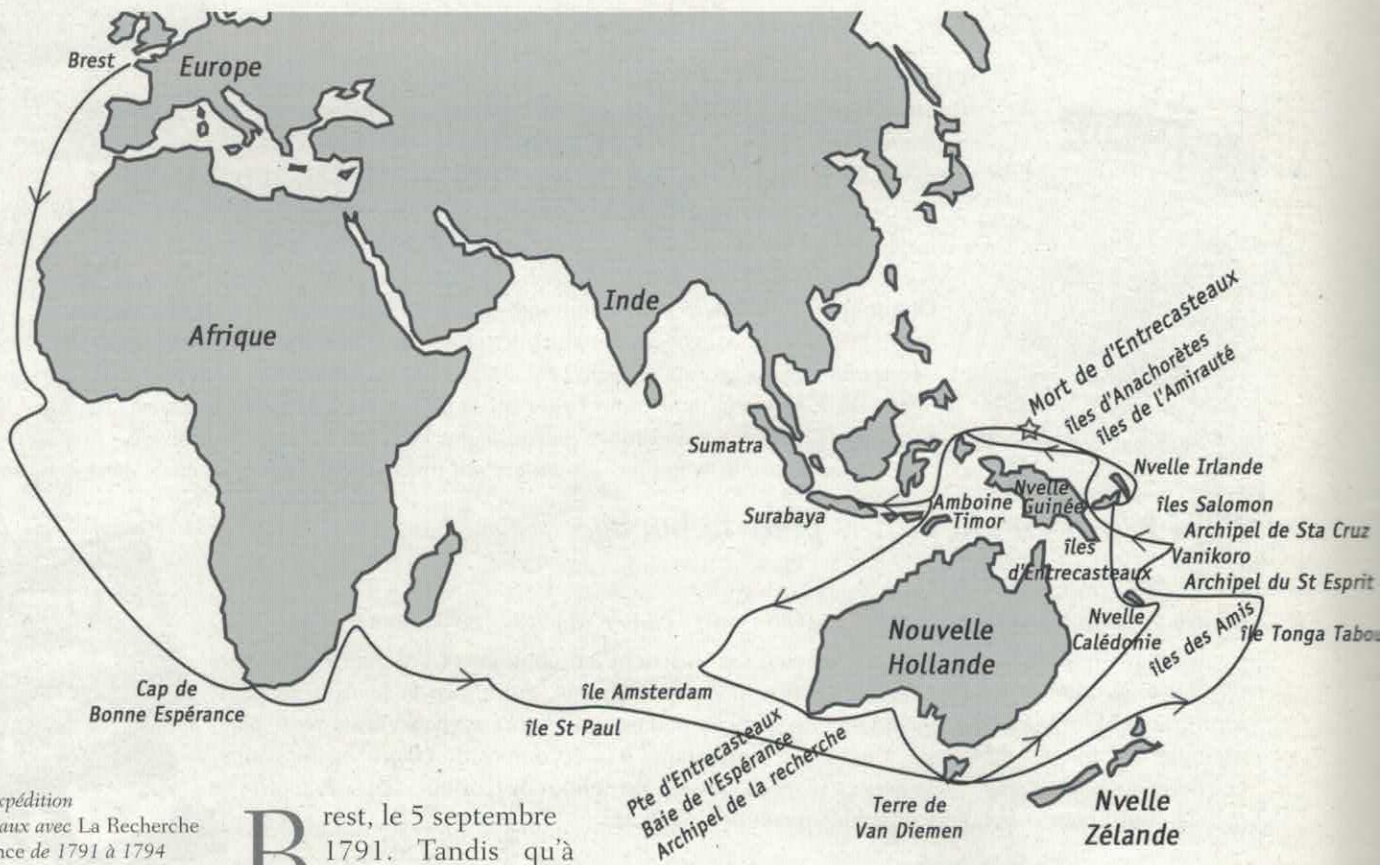


Le « jardin français » de Recherche Bay

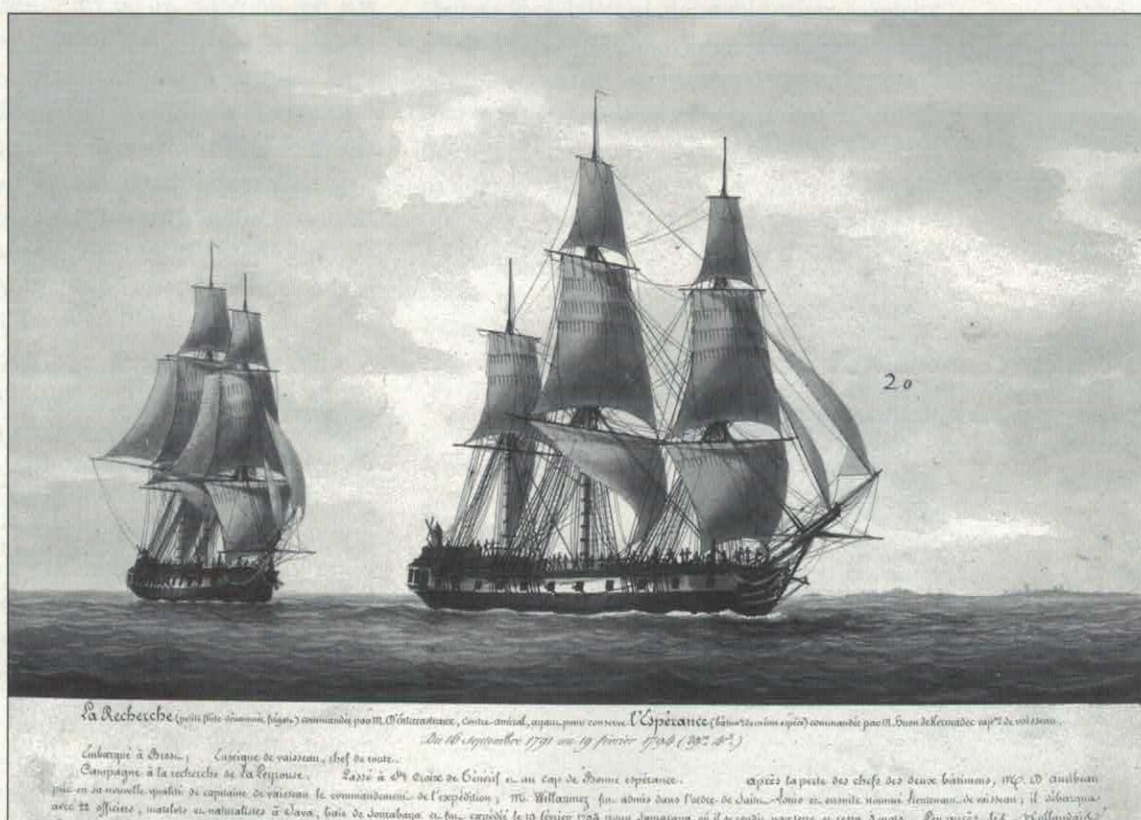


Trajet de l'expédition d'Entrecasteaux avec La Recherche et L'Espérance de 1791 à 1794 (M. Boyer d'après H. Richard).

Brest, le 5 septembre 1791. Tandis qu'à Paris la Révolution voit s'achever les travaux de la Constituante, un solide gaillard d'une trentaine d'années descend de la diligence de Paris. Son bagage ne comporte pas moins de 7 caisses, à savoir « 4 de graines de légumes, 1 de noyaux d'arbres fruitiers, 1 d'ustensiles de jardinage et la dernière, des habits du jardinier ». L'homme, en effet, est un jardinier, et pas n'importe lequel : quelques jours plus tôt, Félix Lahaye était encore 1^{er} garçon-jardinier de l'École de Botanique au Jardin du Roi à Paris. Il est accueilli par M. Laurent, directeur du Jardin botanique de l'Amirauté et ancien « jardinier du Roi » lui-même. Est-ce à dire que tout cet équipage de graines et de noyaux est destiné à enrichir le jardin botanique brestois ? Tant s'en faut ! La mission

confiée à Lahaye par le directeur de l'École de Botanique du Jardin du Roi, André Thouin, est d'une autre envergure. Promu « jardinier-voyageur », aux gages désormais versés par l'Administration de la Marine, Lahaye est en partance pour un long périple qui le conduira aux antipodes, avec au programme l'exploration de la côte sud de la Nouvelle-Hollande (aujourd'hui Australie), de la terre de Van Diemen (aujourd'hui Tasmanie), de la Nouvelle-Calédonie, et de nombreuses îles du Pacifique Sud (Salomon, Tonga, etc.). Le jardinier a été enrôlé comme « savant à la ration », dans l'équipage de *La Recherche*, vaisseau amiral de l'expédition d'Entrecasteaux.

Le 28 septembre 1791, les deux navires de l'expédition d'Entrecasteaux quittent le port de Brest sur les traces de l'expédition La Pérouse. À leur bord plusieurs savants, dont deux botanistes et un jardinier, chargés d'étudier, et notamment de collecter des plantes. Plus de deux siècles plus tard, des Australiens découvrent en Tasmanie, à Recherche Bay, un alignement de pierres qui correspond aux vestiges d'un jardin implanté là, en 1792, par Félix Lahaye le jardinier de l'expédition...



L'expédition d'Entrecasteaux est historiquement indissociable de celle de La Pérouse. En effet, l'une des missions était la recherche de toute information permettant de connaître le sort des deux bâtiments de l'expédition La Pérouse, disparus corps et biens après un dernier message envoyé le 7 février 1788 de Botany Bay, sur la côte orientale de La Nouvelle-Hollande. Ses

autres missions étaient identiques à celles de l'expédition de La Pérouse dont elle était conçue comme la réplique exacte : « L'Assemblée nationale décrète en outre que le Roi sera prié d'armer un ou plusieurs bâtiments sur lesquels seront embarqués des savans, des naturalistes et des dessinateurs et de donner aux commandans de l'expédition la double mission de rechercher M. de La

La Recherche et l'Espérance, tableau de Frédéric Roux, 1827 (cliché Musée de la Marine).

Pérouse [...] et de faire en même temps des recherches relatives aux sciences et au commerce [...]. On voit que la mission première de sauvetage n'avait pas fait oublier l'intérêt de la découverte de nouveaux territoires.

Les deux gabarres réarmées en frégates pour l'expédition d'Entrecasteaux, *La Recherche* et *L'Espérance*, étaient très semblables aux deux vaisseaux de La Pérouse, *La Boussole* et *L'Astrolabe*. Chacun des bâtiments allait devoir emmener environ cent vingt personnes et tout le nécessaire au maintien du bon état des uns et à la survie des autres au cours d'un voyage prévu pour durer de deux à trois ans dans des mers particulièrement hostiles.

À bord de *La Recherche*, le jardinier allait côtoyer quatre autres savants, au statut privilégié de « savants à la table de l'état-major », parmi lesquels le célèbre botaniste Jean-Jacques Houtou de La Billardière : Lahaye était l'un de ses assistants avec Louis Ventenat, « aumônier-naturaliste ».

Antoine de Bruny, chevalier d'Entrecasteaux (1737-1793) commande l'expédition qui va lui coûter la vie. Dessin de Piron issu de l'Atlas du voyage de Bruny d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse (cliché Musée de la Marine).



D'ENTRECASTEAUX.

Jardiniers et botanistes à bord : des missions différentes

La mission première de Lahaye était nettement distincte de celle des botanistes. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'expansionnisme des grandes puissances coloniales avait fait ressortir la nécessité d'associer la recherche des plantes comestibles ou médicinales à l'étude – qu'on qualifierait aujourd'hui de « fondamentale » – de la flore des terres nouvellement découvertes. Il s'agissait de produire de la nourriture dans nos colonies des Indes occidentales, et, si l'acclimatation dans nos climats était possible, également en France. La réflexion que l'on prête à la reine Marie-Antoinette aux débuts de la Révolution : « *si le peuple n'a pas de pain, qu'on lui donne de la brioche* » demeure une image de la famine endémique. Faut-il rappeler qu'en 1772 l'Académie de Besançon avait fondé un prix destiné à récompenser la découverte de végétaux de remplacement pour l'alimentation humaine, prix qui fut remporté par Antoine Parmentier pour sa proposition de diverses plantes amylicées, dont la pomme de terre. Mais il fallut attendre la grande famine de 1785 pour que, avec l'appui de Louis XVI, la culture expérimentale de nos patates débute dans la plaine des Sablons à Neuilly. Lors de la préparation de l'expédition d'Entrecasteaux, la recherche de l'arbre à pain était encore un des buts majeurs, et objet de compétition acharnée, entre les expéditions françaises et anglaises. Au moment même où d'Entrecasteaux quittait le port de Brest, Joseph Banks, directeur du Jardin Royal d'Angleterre (Kew gardens) avait envoyé le Capitaine Bligh (célèbre par la mutinerie de son vaisseau *la Bounty*) en quête de l'arbre à pain dans les îles du Pacifique sud.

Nombre d'expéditions maritimes antérieures avaient emmené des botanistes éminents assistés d'hommes de peine : ainsi Commerson – dont l'assistant s'était avéré être une « femme de peine » – participa-t-il au tour du monde de Bougainville (1766-1769), et Sir Joseph Banks nanti de quatre domestiques, au premier voyage de James Cook. Mais c'est l'expédition La Pérouse

(1785-1788) qui initia la double participation d'un botaniste, docteur d'Université, et d'un jardinier, homme de l'art : en l'occurrence La Martinière, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et J. Collignon, l'infortuné prédécesseur de Lahaye, qui, comme ce dernier, avait été choisi par André Thouin parmi les jardiniers de l'École de Botanique. Le Mémoire du Roi destiné à d'Entrecasteaux précisait sans ambiguïté la mission du jardinier : « *Dans le nombre des naturalistes n'est point compris le jardinier. Les fonctions de celui-ci sont de semer, dans les terres où vous aborderez, les graines d'Europe qui paraîtront devoir y prospérer et d'indiquer autant qu'il le pourra, aux naturels du pays la manière de les cultiver et de les multiplier. Les productions qui peuvent fournir à la subsistance de l'homme, doivent fixer particulièrement son attention. La culture des plantes ou arbustes utiles qu'il sera possible de transporter en nature dans nos climats, doit être particulièrement confiée à ses soins ; et ce serait rendre un service important à nos colonies que de leur procurer l'arbre à pain, et d'autres productions nutritives particulières aux îles du Grand Océan... Le jardinier doit au surplus seconder de tout son zèle les recherches des naturalistes... ».*

La tête choisit les bras

Comme pour l'expédition La Pérouse, André Thouin fut le maître d'œuvre de la campagne « jardinage » de l'expédition d'Entrecasteaux. Tout d'abord, il lui fallait choisir celui qui aurait à exécuter le programme qu'il aurait lui-même minutieusement conçu, laissant peu de place à l'initiative du « jardinier-voyageur ». Outre les qualités physiques requises pour un si long et lointain périple, il fallait un homme d'absolue confiance, soumis aux consignes impératives de son mentor. Le jardinier devait être les jambes et les mains d'un programme dont Thouin serait la tête. Ce dernier n'eut pas de mal à trouver l'oiseau rare. Les jardiniers du roi, soumis à une formation rigoureuse, avaient alors une réputation internationale, ce dont se plaignait parfois leur directeur : « *La presse est sur nos garçons jardiniers, en voilà cinq qui me sont demandés depuis 4 mois pour différentes parties du monde. Si cela dure, il ne nous restera*

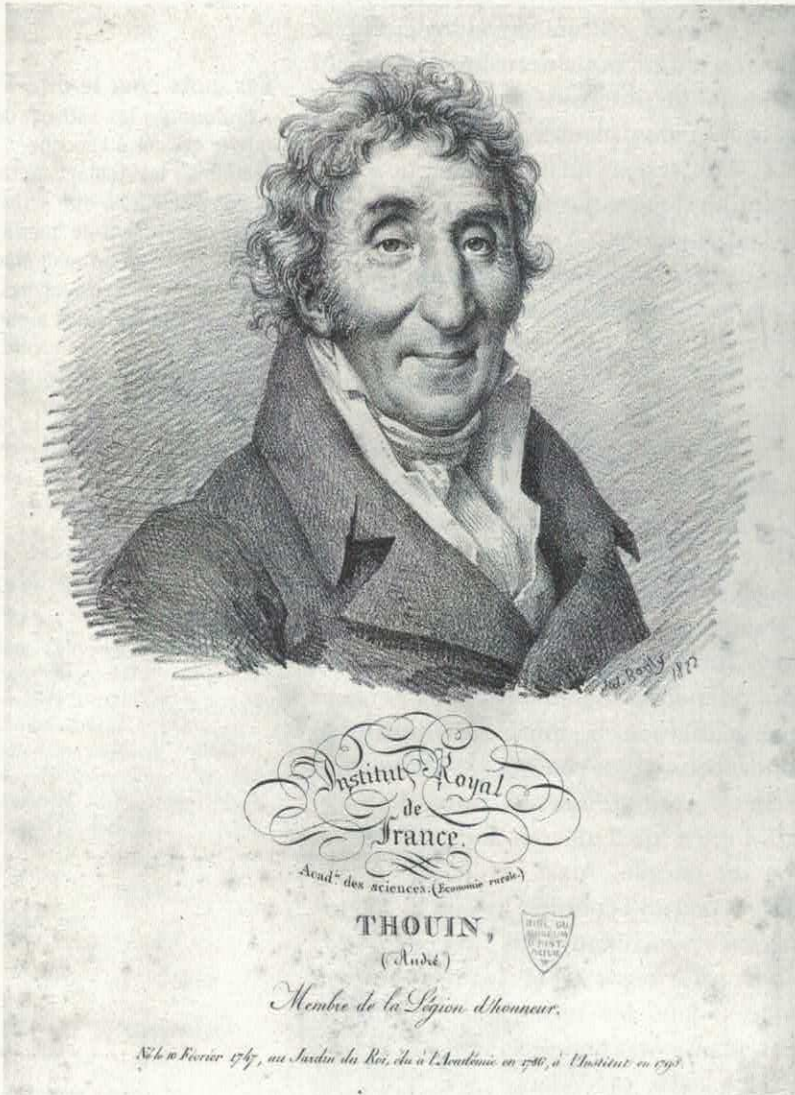
plus que des manœuvres. Ce serait un inconvénient pour la culture de notre jardin ». Dans son effort pour accroître les collections du jardin, intensifier la recherche et la propagation des plantes, Thouin était au centre d'un réseau qu'il ne cessa de tisser tout autour du monde et jusqu'aux terres les plus lointaines.

L'élu fut Félix Lahaye que Thouin présentait en ces termes à d'Entrecasteaux : « *Âgé d'environ 30 ans, fort, vigoureux et bien constitué pour les voyages. Doux, honnête et d'une exacte probité. Actif, laborieux et aimant passionnément son état. Connaissant par théorie et par pratique les procédés du jardinage et connaissant très bien les plantes cultivées du Jardin du Roi ».* Avec un tel parrainage, le chef de l'expédition ne pouvait qu'acquiescer et c'est ainsi que Félix Lahaye fut agréé.

Outre l'achat des graines « *chez le sieur Vilmorin-Andrieux* », fournisseur attitré de Thouin, celui-ci se chargea de rédiger des instructions minutieuses pour Lahaye, décrivant ce qu'il devrait faire à chaque étape du périple. Ainsi, à chaque escale prévue (comme Ténériffe, le Cap de Bonne Espérance ou Botany Bay) recueillir des graines, des oignons et les envoyer en France ; dans les terres qu'ils découvriraient, planter des graines venues de France ou des escales précédentes ; et enfin au cours des longues et fastidieuses traversées (comme de l'Afrique du Sud en Australie), « *charmer son ennui* » en étudiant un peu le latin, en s'essayant à traduire les ouvrages de Linné, lire le dictionnaire de Bulliard, et enfin « *à s'exercer à écrire correctement sa langue* ». Sur ce point, il y avait fort à faire si l'on en juge par ce fragment écrit par Lahaye de la Terre de Van Diemen (Tasmanie), postérieurement à ses « études » au cours de la traversée : « *le sol i es en général tres difcile a cultivé la pluspar est des maraicaage... ».* Enfin Thouin recommandait à Lahaye de faire une copie de son journal. Et, de fait, il existe deux manuscrits de Lahaye intitulés « *Journal du tour du monde* », conservés respectivement par les Archives de la Marine et par le Muséum national d'histoire naturelle.

Les mots pour le dire

- *la Bounty* : les bateaux de guerre étaient à l'époque féminins ; les Anglais continuent d'ailleurs à dire « *she* » pour un bâtiment de guerre même s'il porte un nom masculin. En France, les navires de la Royale portaient aussi des noms féminins, souvent abstraits : *la Résolution, la Vengeance, la Gloire, etc.*



André Thouin, le mentor de Lahaye, d'après une peinture A. Boilly (1824) ; cliché MNHN.

À Brest : les derniers préparatifs

La lettre de Thouin en main, Lahaye se présenta immédiatement à Laurent qui le **cor-naqua** jusqu'au départ de l'expédition. C'est lui qui présenta le jardinier au Commandant en chef de l'expédition – qui en raison des circonstances politiques ne fut nommé contre-amiral qu'après que les bâtiments eurent largué les amarres. C'est Laurent aussi qui discuta avec d'Hesmivy d'Auribeau, second de d'Entrecasteaux, chargé de l'aménagement de la cargaison, et obligé à ce titre, vu l'exiguïté des soutes, de contraindre chacun à des restrictions drastiques : « ces deux navires sont si chargés, que quantité de personnes seront obligées de laisser à terre plusieurs effets qui étaient déjà emballés et qu'ils se proposaient d'emporter avec eux » écrit Laurent à Thouin. Pour le jardinier, il fallut réduire le nombre des rames de grand papier, des boîtes en fer-blanc – encore qu'elles s'emboîtassent – et, pire, des boisseaux de graines céréales. Trois semaines s'écoulèrent dans une activité incessante pour régler les derniers points. Il faut noter que Lahaye ne fut pas accueilli par les autres savants et son désappointement est exprimé dans une lettre qu'il envoya à Thouin : « [...] je dirai que je suis pas très satisfait de mon hotement [sic] à bord, vu que je suis le seul des naturalistes qui ne mange pas à l'état-major et ce qui me fait un tort considérable dans toute notre campagne ». De fait, le jardinier était seul traité comme un simple membre d'équipage. Ce que l'on pourrait attribuer à de la susceptibilité, traduit le fossé qui séparait les « botanistes », savants docteurs d'université latinisant, et les jardiniers, simples hommes de l'art. Lahaye poursuivait : « Il paraît que ces messieurs veulent me marquer déjà un peu de jalousie. Je m'en suis aperçu en plusieurs circonstances. Lorsqu'il a été question de faire des demandes générales [...], ces messieurs ne m'ont pas compris dans la liste. J'ai fait des demandes particulières qui m'ont été accordées par M. d'Entrecasteaux qui est un aimable homme [...] ». Mais Laurent, comme Thouin, le jardinier qui finit par entrer à l'Académie des Sciences, savaient à quoi s'en tenir sur

Enfin les notes de Thouin nous apprennent qu'il avait remis « au sieur Lahaye un registre renfermant :

- 1) un Mémoire devant servir d'instruction au jardinier pendant son voyage pour les semis et la culture des graines qu'il sèmera dans les lieux qu'il parcourra ;
- 2) un Mémoire sur la manière de faire une collection végétale sèche ;
- 3) des listes de plantes qui croissent aux Isles de France, de Bourbon, de Madagascar, et de la mer du Sud qui manquent au Jardin des Plantes, ainsi que celles qui se trouvent à la Chine, au Cap de Bonne Espérance que nous ne possédons pas ;
- 4) des lettres de recommandation pour MM. Trublet au Cap, Céré et Barrault à l'Isle de France, Sonnerat à Pondichéry, de Guignes à la Chine et enfin une autre pour M. Laurent à Brest... ».

Les mots pour le dire

- **cor-naquer** : v., servir de guide à quelqu'un (le cornac est celui qui est chargé de la conduite d'un éléphant).

cet ostracisme des lettrés. Laurent l'écrit à Thouin : « *Je vous avouerai que cette distinction m'a paru d'autant plus injuste que le peu d'instruction que j'ai eu des talents et de la vie privée de plusieurs de ces messieurs, que sans vouloir leur faire du tort, le mérite du sieur Lahaye peut être mis, en toute sûreté, au niveau des leurs* ».

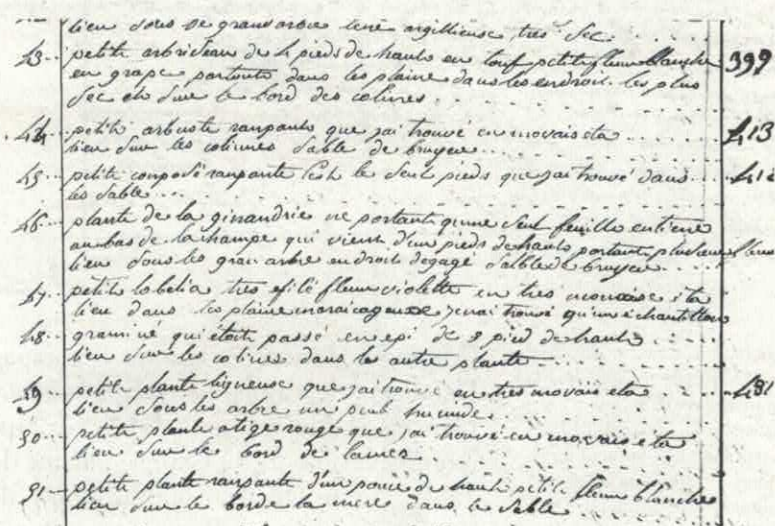
Ambiance bien fâcheuse que celle qui régnait dès le départ entre ceux qui allaient devoir cohabiter en étroit confinement et coopérer durant de longs mois, en particulier « monsieur » La Billardière et le « sieur » Lahaye ! Mais tous les obstacles vaincus, les deux frégates sous le commandement de d'Entrecasteaux larguèrent les amarres et quittèrent le port de Brest le 28 septembre 1791, cap sur Ténériffe.

Dès le départ, Lahaye commença la rédaction de son « *Journal du tour du monde* », en double selon les conseils de son mentor Thouin. Beaucoup a été écrit sur l'expédition d'Entrecasteaux d'après le journal de bord et les notes de différents participants (cf. en particulier la passionnante thèse d'Hélène Richard, 1986) ; nous nous attachons plutôt ici à faire connaître les observations du jardinier, en rectifiant partiellement orthographe et ponctuation pour les rendre intelligibles.

De Brest au Cap de Bonne Espérance : une voie classique

La traversée jusqu'à Santa Cruz de Ténériffe (Canaries), fut selon Lahaye « *très heureuse* », et la relâche de onze jours (12-23 octobre 1791) fortement appréciée de tous. Celle-ci avait été choisie de préférence à Madère « *parce que le vin y était moins cher* ». Outre le vin, les bâtiments se ravitaillèrent en vivres frais, en particulier raisins et citrus pour éviter le scorbut. « *Les grains de raisin* » raconte le jardinier « *viennent gros comme des œufs d'un pigeon et d'une saveur très douce ; la grappe pèse jusqu'à dix et douze livres et fait du vin très bon* ». Cette première escale exotique fascina Lahaye qui s'employa à accomplir les multiples tâches qui lui incombaient. La plus excitante fut l'escalade, en compagnie de La Billardière, du Pic de Teide (3718 m)

où, malgré le mal des montagnes qui frappa plus d'un, le jeune normand découvrit les beautés de la mer de nuages, tout en herborisant d'abondance. Il note avoir confié au consul de France un paquet de 35 espèces de graines (n°1-178 du catalogue MNHN) pour être envoyé au jardin du Roi.



Extrait du catalogue de Lahaye (herbier MNHN). Le nombre 46 (= 546) correspond à l'orchidée *Cryptostylis longifolia* mise en herbarium en 1792 à Van Diemen (cliché MNHN).

La traversée de Ténériffe au Cap, également qualifiée de « *fort heureuse* » par notre enthousiaste jardinier dura pourtant presque trois mois en raison du passage du Pot au Noir, cette zone des grands calmes équatoriaux de l'Atlantique, redoutés au temps de la marine à voile, comme encore aujourd'hui de nos skippers les plus réputés. La relâche au Cap dura un mois (17 janvier-16 février 1792), le temps nécessaire pour *avitailer* les bâtiments et remplacer les provisions épuisées de vin, biscuits, farine, légumes secs, bois et autres. D'Entrecasteaux se consacra à étudier la route à suivre puisque c'est au départ du Cap qu'allait débiter vraiment la quête de La Pérouse. Il étudia tous les récits laissés par les commandants des navires récemment revenus des terres australes pour y chercher des indices sur le sort des disparus ; il s'inquiéta aussi de la route du Capitaine Bligh qu'il savait parti vers Tahiti à la recherche de l'arbre à pain. De plus, il dut faire face à la fronde d'une partie des « savants » qui refusaient de poursuivre le voyage. La Billardière, à son retour d'une excursion dans l'intérieur du pays, se fit le porte-parole des personnes (astronome, minéralogiste et dessinateur) qui restèrent au Cap pour raison de santé.

Les mots pour le dire

- *avitailer* : v., approvisionner un navire.

Il y a aussi quel que plante de sable qui s'oussent
 bonne la température de la apensres de nos provinces
 une n. d. ou nat. il ne gel pres que jamais dans les environs
 de l'amer tous vo. de la par les végétaux qui...
 sans ou qui paraissent toujours verts
 j'ai en arivants d'une des crevins allenois qui a tres bien
 levé au bout de trois jours et huit jours apres j'ay
 fait labourer un coin de terre de 28 pieds caré avec beau
 coupe de paine en trois jours deux homme avec moi
 j'ai semé des plante analogue a la saison qui est le
 des celri. des cerfeuille. de la chicorée, des choux, romaine gris
 navets de diferaute espees, oignons blanc, radis, oseille
 pois. salsifis noirs, et des pomme de terre
 j'en nai aussi fait metre en grand quantité partout dans
 les bois aussoudans les plus de couverts et plus moussants
 il ne me parait pas possible de faire plus de semis par
 la terre qui est tres fertile acultive et la culture
 qui me les permet pas j'ai aussi semé d'entre d'agrain
 mêlée en sable dans tous les endroits. j'ete auhasas
 mes j'ai vuee quel pourrunt reussir...

Manuscrit de Lahaye (inédit, documents MNHN) où il mentionne la préparation du jardin : « j'ai en arivant semé du cresson allenois qui a tres bien levé au bout de trois jours et huit jours apres j'ay fait labourer un coin de terre de 28 pieds caré avec beaucoup de paine en trois jours deux homme avec moi J'ai semé des plante analogue a la saison qui est du celri. du cerfeuille. de la chicorée, des choux, romaine gris, navets de diferante espee, oignon blanc, radis, oseille, pois, salsifis noir, et des pomme de terre... Jen nai aussi fai metre en grande quantité partout dans les bois aux endroits les plus découverts... ».

Comme à Ténériffe, Lahaye accompagna l'infatigable La Billardière dans toutes ses séances d'herborisation : d'abord ils arpenterent les hauteurs du Cap, Montagne de la Table, Pic du Diable, Tête du Lion – dont la riche flore émerveilla tant La Billardière qu'il la compara à des « mines de Golconde » de la Botanique. Ils partirent ensuite dans l'intérieur des terres pour une équipée de huit jours, qui fut, elle aussi, très fructueuse. Fidèle à sa mission, Lahaye prépara un nouvel envoi de deux caisses de graines et de plantes séchées pour le Jardin du Roi (n° 79-483). Par ailleurs, il fit enfermer, nous dit-il, dans la soute bâbord de *La Recherche* « deux boites contenant le reste des graines et des plantes desséchées du Cap de Bonne Espérance » sans omettre de préciser latitude, longitude et la fourchette des températures des lieux de récolte. Quelques remarques de Lahaye sur les habitants illustrent sa naïveté : « Les femmes sont plus aimables et sont douces, honnêtes, prévenantes. Elles aiment beaucoup l'Anglais pour l'argent et le Français pour la douceur. Les hommes y sont très puissants ; ils sont aussi très lâches et ont le caractère bourru ».

On imagine aisément que, constatant les faiblesses de quelques jeunes femmes pour la douceur du gaillard français, les hommes du cru aient fait preuve à son égard d'une certaine incivilité !

Plein de souvenirs et riche de ses récoltes, Lahaye quitta le Cap à bord de *La Recherche* le 16 février 1792, en route pour l'inconnu.

Cap à l'Est vers l'inconnu

D'Entrecasteaux avait décidé de mettre le cap sur Timor en passant par le canal du Mozambique et en contournant la Nouvelle-Hollande (aujourd'hui l'Australie) par l'ouest. Mais à l'époque de la Marine à voile, le commandant proposait... et les vents disposaient ! Les deux ex-gabarres, l'amiral s'en plaignit à plusieurs reprises, étaient d'exécrables voiliers. Une grosse tempête et plusieurs jours de bourrasques de nord-est ininterrompues rendirent toute progression vers le Nord impossible : d'Entrecasteaux dut se résigner à changer de cap et à se diriger au sud-ouest vers la Terre de Van Diemen (aujourd'hui la Tasmanie) en passant au plus près des îles Amsterdam et Saint Paul dont il avait été chargé de vérifier les latitudes et longitudes. De Van Diemen, l'expédition à la recherche de La Pérouse remonterait à l'Est de la Nouvelle-Hollande vers les îles de l'Amirauté, en passant par la Nouvelle Calédonie et les îles Salomon. Autant la progression vers le Nord avait été contrariée, autant celle vers le Sud fut favorisée par les vents d'ouest et ils ne mirent que trois semaines pour aller de l'île d'Amsterdam à Van Diemen... mais à quel prix ! Les bâtiments ballottés dans une mer démontée souffrirent énormément, tout comme les hommes. Lahaye écrivit à l'arrivée à Van Diemen que son vaisseau « avait été bien fatigué ».

Lenteur des navires et tempêtes de plus en plus violentes au fur et à mesure que s'avancait l'automne austral, plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le départ du Cap. Une relâche avait été prévue à Van Diemen dans un port connu des précédents navigateurs et figurant dans les instructions fournies à d'Entrecasteaux : la Baie de l'Aventure. Le destin en décida autrement : une erreur de navigation les fit s'engouffrer dans la Baie des Tempêtes – le nom est parlant. Disons à la décharge de l'amiral, qu'il était alors consigné dans sa chambre par le chirurgien pour une fracture consécutive à un trop fort coup de roulis ! Erreur faste puisqu'un canot parti en reconnaissance découvrit un havre inespéré que l'on nomma « Baie de La Recherche » d'après le nom du vaisseau amiral.

Les mots pour le dire
 - *noroît* : n. m., (provient de l'altération de « nord-ouest »), vent du nord-ouest.

**Baie de la Recherche :
première relâche
(21 avril- 16 mai 1792)**

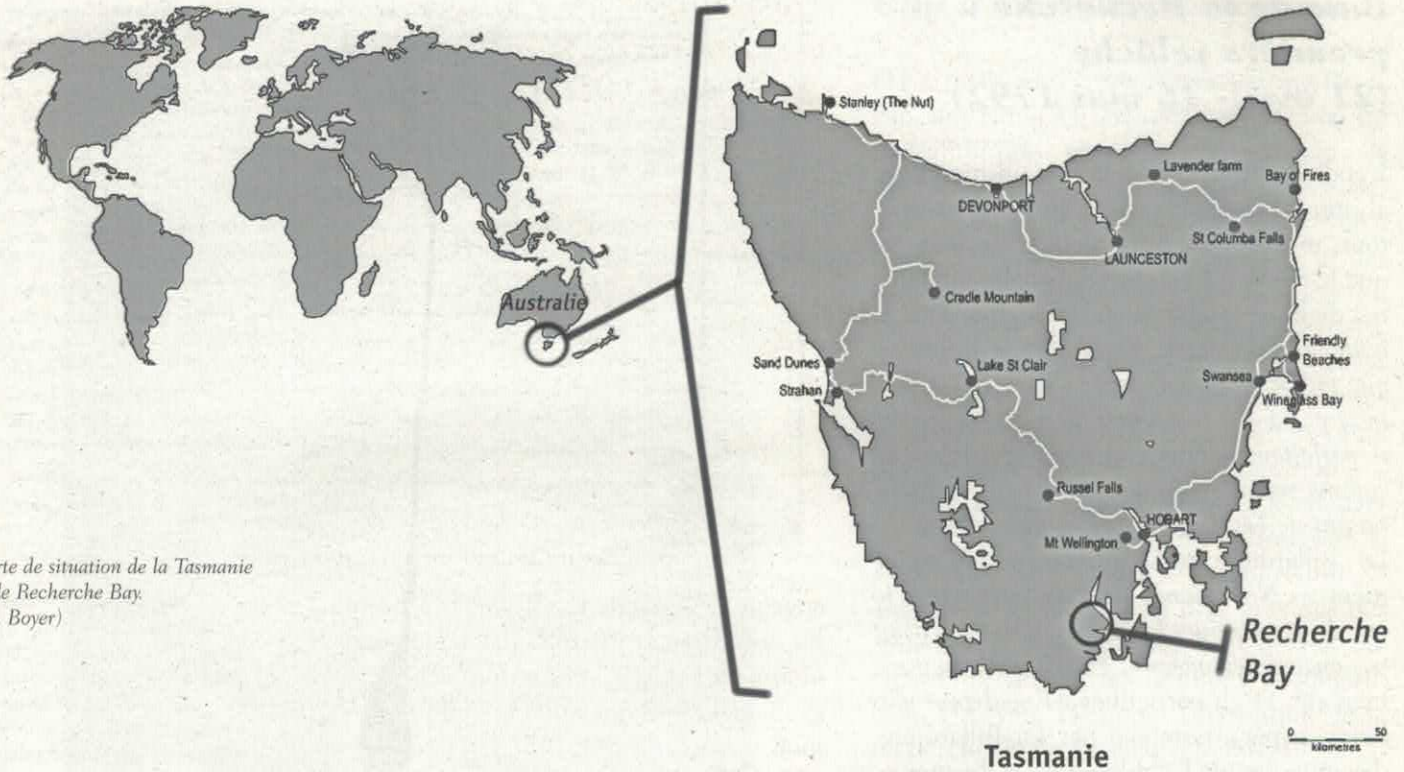
L'endroit offrait tout à la fois un mouillage abrité, un port accessible au nord, et, surtout, un ruisseau d'eau douce. Le lieu, tel que le décrit d'Entrecasteaux dans son journal de bord semble avoir été idyllique : « Je tenterais vainement de rendre la sensation que me fit éprouver l'aspect de ce havre solitaire placé aux extrémités du monde et fermé si parfaitement que l'on peut s'y considérer comme séparé du reste de l'univers. Tout s'y ressent de l'état agreste de la nature brute ». La Billardière ressentit un pareil sentiment : « Nous fûmes saisis d'admiration à la vue de ces antiques forêts que la hache n'avait pas encore dégradées ». Forêts d'eucalyptus, bien sûr, et en particulier d'*Eucalyptus globulus*, espèce nommée par La Billardière, devenue depuis l'emblème de la Tasmanie. Le jardinier la décrit dans ses notes de voyage : « L'arbre qui forme la forêt est connu sous le nom de calipsus par les Anglais. Il vient d'une hauteur prodigieuse. J'aurais mesuré de cent 30 pieds dessous les branches qui étaient tombées et en grosseur de 36 pieds de tour. Cet arbre est toujours vert ; il a les feuilles allongées, les fleurs blanches, les fruits sessiles, ramassés en petit groupe sur les branches... » On était encore bien en deçà du point où devaient commencer les recherches sur l'expédition La Pérouse (à partir de Botany Bay). Mais une escale de trois semaines dans la Baie de la Recherche (du 21 avril au 16 mai 1792), était indispensable pour remettre hommes et bâtiments en état de poursuivre l'expédition. Elle fournit l'occasion de très fructueuses explorations. De nombreux autres sites de cette région de Tasmanie portent encore les noms des membres de l'expédition ou des navires, comme l'île de Bruny (Bruny d'Entrecasteaux), la rivière Huon (Huon de Kermadec, commandant *L'Espérance*), Port Espérance, péninsule La Billardière, etc. Tout le monde – il s'agissait, on le rappelle, de plus de deux cents personnes – se mit au travail : les officiers marinières de charpenter et calfater, les matelots de briquer et astiquer, les chirurgiens de soigner, les munitionnaires de réapprovisionner en vivres



frais et en eau, les botanistes d'herboriser, les minéralogistes de récolter des cailloux, les astronomes de scruter le ciel, les hydrographes de sonder les fonds marins, les géographes de cartographier, les officiers d'explorer, l'amiral de coordonner le tout, d'arbitrer les discordes et de tirer des plans sur la suite des événements, et – nous y voilà enfin – le jardinier de bêcher, planter et semer ! Le temps était compté. Le chef de l'expédition, qui avait autorité aussi sur le travail scientifique, donna l'ordre à Lahaye de jardiner : « Il y a dans les environs de ce havre » écrit-il « peu de plantes qui puissent servir de comestibles ; on y trouve peu de cresson et de cerfeuil, mais de la perce-pierre [*Crithmum maritimum*] en assez grande abondance. Diverses graines semées par les soins de M. Lahaye, jardinier botaniste, pourront dans la suite procurer des ressources aux navigateurs qui aborderont ce havre [...] ».

Orchidée
(*Cryptostylis longifolia* = *subulata*)
collectée par Lahaye à Van Diemen
au cours de la première escale
(1792). Le nombre 546 (en bas, à
gauche), de la main de Lahaye,
représente le numéro d'entrée de son
catalogue (cliché MNHN).

Les mots pour le dire
- pied : n. m., ancienne unité
de mesure valant 0,3248 m
(ne pas confondre avec l'unité
anglo-saxonne utilisée notam-
ment en aéronautique et
valant 0,3048 m).



Carte de situation de la Tasmanie et de Recherche Bay.
(M. Boyer)

Chose ordonnée, chose faite : « J'y ai en arrivant semé du cresson allennois qui a très bien levé au bout de trois jours » écrit Lahaye « et huit jours après j'ai fait labourer un coin de terre de 28 **pieds** caré [sic] avec beaucoup de peine en trois jours, deux hommes avec moi. J'ai semé des plantes analogues à la saison qui est du céleri, du cerfeuil, de la chicorée, des choux, romaine grise, navets de différentes espèces, oignons blancs, radis, oseilles, pois, salsifis noirs et des pommes de terre. J'en ai aussi fait mettre en grande quantité partout dans les bois aux endroits les plus découverts et plus mouvants... J'ai aussi semé de toutes les graines mêlées ensemble dans tous les endroits où j'ai été au hasard voir, là où j'ai cru qu'elles pourraient réussir ». Il apparaît donc bien qu'outre les semis éparpillés ça et là, il y eut ce lieu particulier, bien labouré et au périmètre précisément mesuré, en un mot un vrai jardin potager. La Billardière précise : « J'arrivai, avec le jardinier, sur le terrain où il avait semé différentes graines d'Europe. Cet emplacement, fort bien bêché dans une étendue de neuf mètres sur sept, avait été distribué en quatre planches ; il offrait une terre où l'argile dominait trop pour rassurer sur la réussite des semences qui venaient de lui être confiées ». En d'autres termes, le jardinier était pour le botaniste

tout au plus capable de bêcher, mais non de choisir un emplacement approprié ! Comme à l'accoutumée, Lahaye accompagna La Billardière dans diverses excursions, herborisa, ramassa des graines, et les mit



dans trois boîtes en fer-blanc dans la soute bâbord de *La Recherche*. À leur grand regret, aucun des membres de l'expédition ne réussit à apercevoir un de ces aborigènes dont les cases et les traces de repas leur signalaient une présence proche.

Le 16 mai 1792, les frégates mirent les voiles et quittèrent la baie de La Recherche pour commencer leur recherche sur l'expédition La Pérouse. Lahaye abandonna son potager sans espoir de retour. Le sommet des montagnes était déjà couvert de neige et le froid piquant. D'Entrecasteaux décida de remonter le canal vers le nord pour rechercher une éventuelle communication avec la mer. Ainsi fut découvert le détroit qui porte son nom, séparant la Tasmanie de l'île Bruny. Au cours de ce trajet d'une douzaine de jours, un groupe d'aborigènes fut aperçu pendant une excursion sur la rive orientale. Fasciné, Lahaye nous les décrit ainsi : « Ils étaient au nombre de 4 qui se sont sauvés aussitôt qu'ils nous ont aperçus. Il y en avait un grand, 3 autres plus petits. Ils sont couverts d'une peau de kangourou, le seul quadrupède que l'on y a vu. Ils sont noirs, d'une taille assez grande, les cheveux laineux ».

Du potager au potager : circumnavigation autour de la Nouvelle-Hollande

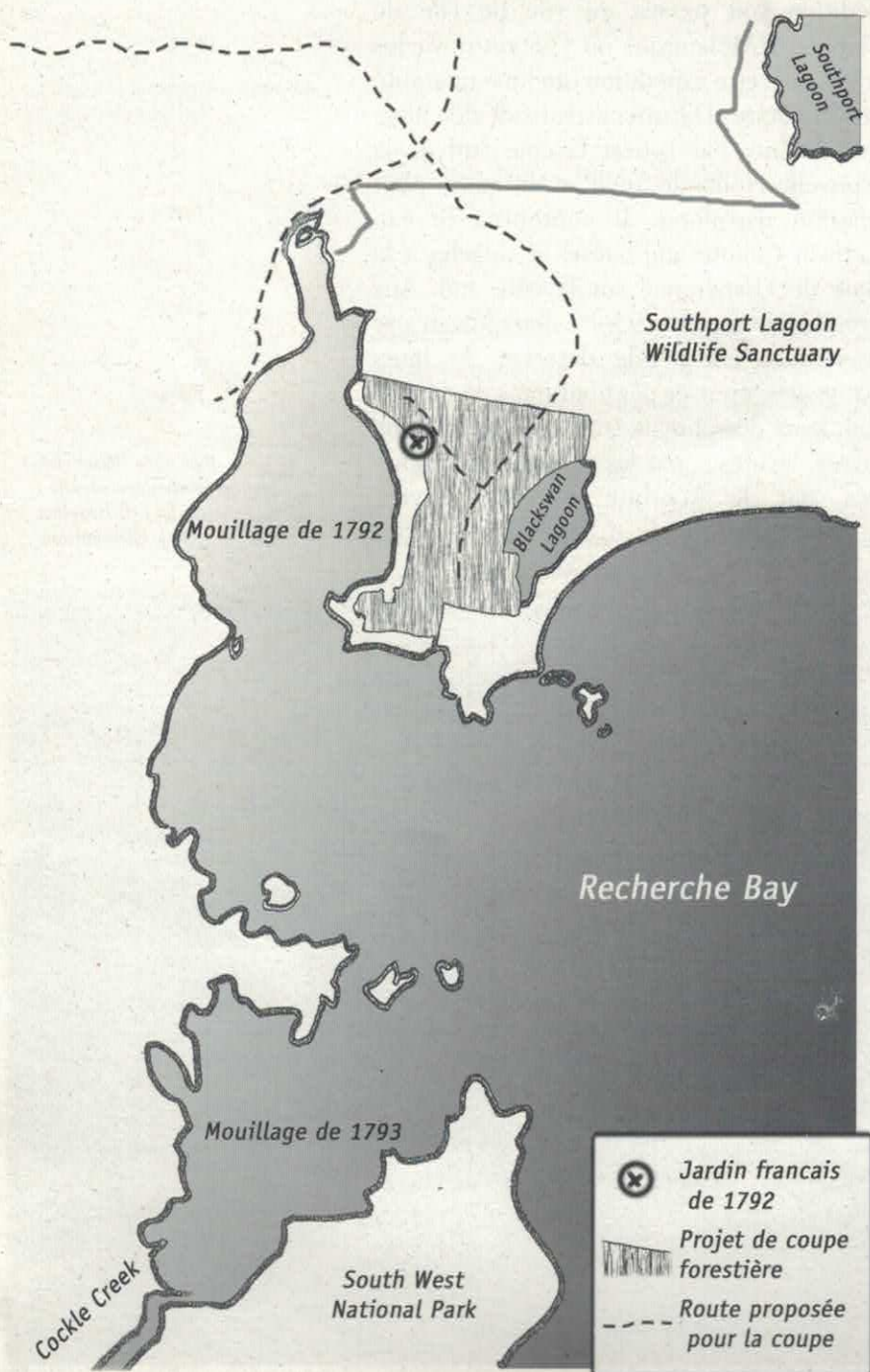
Il n'est pas dans le propos de ce texte consacré au « potager du bout du monde » de détailler le périple de l'expédition. Suivant les instructions du ministre Fleurieu, l'itinéraire passa par la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Irlande, les îles de l'Amirauté et Amboine. De nouvelles côtes furent découvertes, des résultats scientifiques accumulés, mais point de La Pérouse bien que l'expédition soit passée en vue de l'île de Vanikoro (Mélanésie) où l'on retrouva les traces de cette expédition quelque quarante ans plus tard. D'Entrecasteaux décida alors de regagner par l'ouest la côte sud de la Nouvelle-Hollande qu'il avait aussi pour mission d'explorer. Il contourna le cap Leuwin (pointe sud-ouest) et relâcha à la Baie de l'Espérance sur la côte sud. Aux premiers jours de 1793, les deux frégates se trouvèrent en grande détresse, et leurs équipages, épuisés par neuf mois de navigation sous des climats tropicaux, à court de vivres dévorés – par les cafards – et menacés par le scorbut. Le 1^{er} janvier, le commandant de *L'Espérance* prévint

Baie de la Recherche,
photographiée depuis le site ;
(cliché J.-P. Beaulieu
et J. Donatowicz).



d'Entrecasteaux que ses réserves d'eau étaient épuisées. L'amiral dut renoncer à son projet de poursuivre la reconnaissance de la côte sud et de découvrir s'il y avait un passage à l'est entre Van Diemen et la Nouvelle-Hollande (le détroit de Bass). Il mit le cap sur Van Diemen et mouilla dans l'hospitalière Baie de la Recherche. C'était au cœur de l'été austral, le 21 janvier 1793, le jour même où, sur le chemin de l'échafaud, Louis XVI aurait demandé une ultime fois : « A-t-on des nouvelles de Lapérouse ? »

Carte de la Baie de la Recherche montrant la situation du Jardin français (M. Boyer d'après H. Gee).



Baie de la Recherche : seconde relâche (21 janvier-13 février 1793)

Cette fois, on jeta l'ancre dans la branche sud de la Baie de la Recherche (Baie des roches) : « On trouva l'aiguade où nous avons fait notre eau entièrement à sec ». Le jardin n'était qu'à deux lieues et ce fut l'occasion, unique dans l'histoire des jardiniers-voyageurs, de pouvoir vérifier l'état de semis faits plusieurs mois auparavant. Quatre documents attestent de deux visites. D'Entrecasteaux note dans son journal : « Le jardin n'avait pas réussi ; rien, ou presque, n'avait poussé, soit que la saison fut peu favorable ou que les graines qui avoient été semées fussent altérées. J'ai donné l'ordre à M. Lahaye, jardinier botaniste, de se rendre sur les lieux pour tacher d'en découvrir la cause ». On admirera ici la démarche scientifique de l'amiral. La Billardière complète le tableau, à sa manière : « Comme nous étions près du jardin qui avait été formé l'année précédente sous la direction du citoyen Lahaye, jardinier de l'expédition, nous résolûmes de le visiter... Nous vîmes avec peine qu'il n'y était resté qu'un petit nombre de choux, quelques pommes de terre, des radis, du cresson, de la chicorée sauvage et de l'oseille, mais le tout en très mauvais état : ces plantes eussent sans doute mieux réussi plus près d'un ruisseau que nous apercevions à l'ouest. Je m'étais attendu au moins à trouver le cresson planté sur ses bords ; sûrement, ce n'avait pu être qu'un oubli de la part du jardinier ». Un oubli ? Tiens donc ! Ou incompetence ? La Billardière paraît avoir été expert dans l'art d'insinuer. Là encore, les mots du botaniste nous renseignent sur la qualité du climat qui régnait entre les savants !

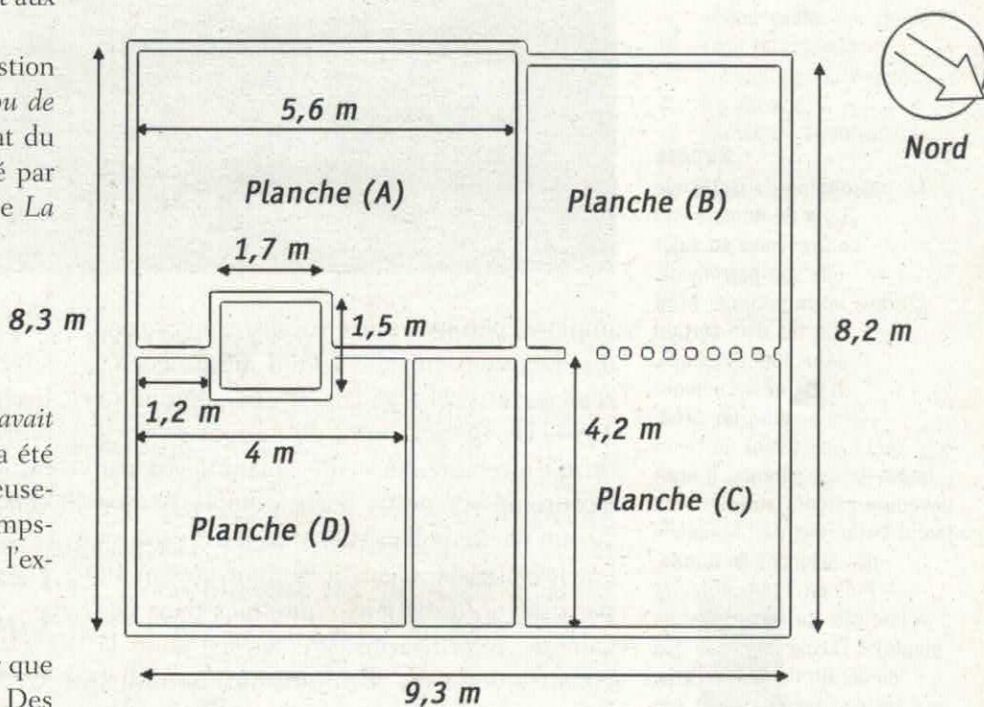
C'est bien de son « jardin » que nous parle aussi Lahaye : « Nous avons descendu à terre pour deux jours. Notre course a été dirigée du côté où nous avions mouillé auparavant afin de prendre connaissance du jardin que j'avais fait ». Et comme cette course va donner à La Billardière et ses accompagnateurs la joie de rencontrer une quarantaine d'aborigènes, et d'entamer avec eux des relations très pacifiques, le jardinier amena ses nou-

velles connaissances jusqu'à son jardin et leur y donna une leçon culinaire : « *Je les menai au jardin que j'avais fait que je trouvai dans un très mauvais état. Toutes les graines avaient presque levé mais ils étaient restés avec leurs premières feuilles. Je crus apercevoir que c'était la sécheresse qui les fit périr car la terre y était très dure. Je n'y trouvai que des pommes de terre. J'en arrachai plusieurs qui étaient très petites et je fis mon possible pour faire entendre au sauvage que cette racine cuite simplement sur les charbons était bonne à manger. Je ne sais s'ils l'auront compris* ». Cette tentative de leçon obéissait aux instructions du roi.

On remarquera qu'il n'est jamais question d'aller vérifier « *les résultats de semis ou de plantation* », mais bien d'aller voir l'état du « *jardin* ». Le terme est aussi employé par d'Auribeau, commandant en second de *La Recherche* : « *le jardinier botaniste qui fut fort empressé d'aller examiner l'état où se trouve le jardin qu'il avait fait au petit port du nord, l'année dernière, fut bien peu satisfait du peu de progrès des plantes qu'il avait semées* ». Et surtout, le mot « *jardin* » a été écrit pour signaler un rectangle soigneusement dessiné sur une carte de Beautemps-Beaupré, le géographe-hydrographe de l'expédition.

Tous ces écrits concordent pour établir que Lahaye s'était attaché à créer un jardin. Des historiens australiens ont récemment contesté que nous puissions considérer Lahaye comme le « *premier jardinier* » de Tasmanie. Il est vrai que l'expédition d'Entrecasteaux a retrouvé dans son ultime escale tasmanienne à la Baie de l'Aventure en 1793, la trace des plantations de fruitiers faites en 1792 par les jardiniers embarqués par le Captain Bligh (grenadiers, cognassiers, figuiers) ainsi qu'un pommier qui, nota d'Entrecasteaux : « *doit avoir été planté plusieurs années avant le passage du capitaine Bligh* ». S'il est abusif de parler de « *premier jardinier* », il s'agit bien du « *premier jardin* » en Tasmanie, petit « *potager du bout du monde* » qui fut en quelque sorte l'émanation la plus australe du Jardin du Roi sous la Révolution. Il ne serait que justice qu'on lui donnât le nom de « *Jardin Lahaye-Thouin* ».

Des relations très amicales se poursuivirent entre l'ensemble des membres de l'expédition et de nombreux aborigènes – dont l'un se hasarda même à monter à bord. Les deux frégates levèrent l'ancre le 13 février 1793 et quittèrent une nouvelle et dernière fois la baie de la Recherche. À nouveau Lahaye déposa dans la soute « *une boîte de fer-blanc contenant des plantes desséchées, des graines bien conditionnées, avec quelques échantillons de bois de la Nouvelle Hollande (n°1165-1272)* ».



Relevé métré de l'enclos délimité par des alignements de pierres découvert à Recherche Bay (croquis M. Boyer d'après J.-P. Beaulieu et J. Donatowicz).

Fin de l'expédition et retour en France

Nous ne suivons pas l'expédition dans son funeste destin à la recherche, toujours vaine, de La Pérouse : à nouveau la remontée vers le nord le long de la côte orientale de l'Australie et navigation de huit mois en Mélanésie et Indonésie ; la mort du commandant de *L'Espérance*, Huon de Kermadec (mai 1793), celle de d'Entrecasteaux, le 20 juillet, près de Java (remplacé par d'Auribeau, commandant *La Recherche*). Arrivée à Sourabaya (Java) en octobre 1793, pour y apprendre la mort de Louis XVI et la Terreur, l'expédition

Rivage du Port du Nord,
à l'aplomb du site archéologique
à 50 m à l'intérieur des terres ;
(cliché J.-P. Beaulieu
et J. Donatowicz).



Repère

Le patronyme de Delahaye

Il y a de nombreuses
controverses au sujet
de son patronyme.

En fait, notre jardinier était
le fils d'un certain
Abraham Delahaye.

Il est né à Caumont
(Normandie) en 1767.

À 17 ans, ayant quitté la
ferme de ses parents, il était
devenu « garçon-jardinier » au
jardin botanique de l'Académie
des Sciences de Rouen.

Puis en 1788, il devint
« jardinier du roi », avec un
emploi à l'École de Botanique
du Jardin du Roi, à Paris.

Tous les documents durant son
passage au Jardin du Roi et
ceux de tous les membres de
l'expédition d'Entrecasteaux,

le désignent comme

« le sieur Lahaye » (ou pour
d'Entrecasteaux « La Haye »).

De plus, l'unique publication,
faite par Delahaye

après la fin de l'expédition,
porte le nom de « Lahaye »
(*Observations sur la culture
de l'arbre à pain*).

C'est donc bien le nom que lui
même utilisait officiellement.

Enfin, l'usage de ce nom
devait être suffisamment
généralisé pour que,

voulant reprendre le nom
de son père « Delahaye »,

il ait dû obtenir cette recon-
naissance par un jugement
du Tribunal civil de Versailles,
en date du 21 août 1822.

implosa, partagée entre royalistes et patriotes. Les deux frégates furent désarmées et remises aux Hollandais le 26 septembre 1794. De Rossel, muni du journal de bord de d'Entrecasteaux et des plans levés par Beautemps-Beaupré, partit pour la France sur un navire hollandais, mais il fut capturé par les Anglais. Ceux-ci tirèrent largement parti des informations contenues dans ces cahiers, informations précieuses pour la construction de l'empire britannique. Ensuite, seulement, les Anglais remirent les documents à la France où ceux-ci furent édités par de Rossel en 1808.

Le citoyen jardinier Lahaye, d'abord prisonnier des Hollandais à Java, partit en 1797 avec les précieux arbres à pain récoltés à Tonga dont il laissa dix-sept pieds au Jardin des Pamplemousses (Île de France – aujourd'hui Maurice). Il arriva en France en juillet 1797 avec l'ensemble des plantes et graines récoltées par ses soins tout au long du périple, ainsi que les trois derniers plants d'arbre à pain. Il devint Jardinier chef à Trianon, puis à la Malmaison (1805) où l'impératrice Joséphine attachait tous ses soins à son jardin exotique. Selon A. Chevalier « c'est à Lahaye que l'on doit en définitive les premières plantes exotiques des îles australes, telles les *Eucalyptus*, *Callistemon*, *Leptospermum*, *Acacia* (*mimosa*) cultivées dans les serres de la

Malmaison et ensuite transplantées en pleine terre sur la Côte d'Azur ». À la mort de Joséphine, il créa une pépinière, et ayant repris officiellement son patronyme de naissance « *Delahaye* », il mourut à Versailles à l'âge de 62 ans.

Février 2003 : le jardin de Lahaye ressuscite et déclenche une farouche controverse

« A French connection, la découverte d'un jardin français historique a mis au jour davantage de notre passé et stoppé la tronçonneuse » annonçait sur sept colonnes le quotidien *The Sydney Morning Herald* du 25 mars 2003. Et tous les médias australiens de se faire l'écho de l'incroyable découverte. De l'œuvre de Lahaye n'aurait pu subsister qu'un récit parmi d'autres des tentatives de semis réalisés par des navigateurs au long cours. Mais, deux cent dix ans plus tard, le jardin a resurgi lorsque deux Australiens enthousiastes, Helen Gee et Bob Graham, connaissant bien le « bush » de Tasmanie, découvrirent des alignements de grosses pierres moussues dessinant un rectangle de 9 m sur 8 m, et divisé en quatre sections, avec une portion légèrement surélevée.

L'ensemble, conforme aux différentes descriptions, se situait dans la zone mentionnée sur la carte de Beautemps-Beaupré. Ces vestiges étaient restés jusque-là inaperçus car enfouis sous des broussailles de *Ghania grandis*, ces redoutables herbescies qui envahissent des lieux précédemment occupés par l'homme et provoquent des blessures redoutables aux broussards les plus avertis. La découverte faite le 4 février 2003 ne fut rendue publique qu'après que le site eut été authentifié par un éminent préhistorien australien, le professeur Mulvaney, et une archéologue de Sydney, Anne Bickford. Alors, le Tasmanian Heritage Council inscrivit provisoirement le site dans son registre du patrimoine (20 février 2003). Botany Bay excepté, le jardin représentait selon John Mulvaney, « la plus ancienne construction européenne en Australie ». Il souligna à cette occasion que les Australiens n'associent leur histoire européenne qu'aux noms de Bligh et de Cook, mais que la plupart n'ont jamais entendu parler de d'Entrecasteaux ou de Baudin. Le classement du site s'accompagna d'une recommandation de la protection

d'une surface de 250 hectares à Recherche Bay.

En effet, c'est dans les alentours du jardin que furent récoltés par La Billardière nombre de spécimens qui ont servi à sa description de nouvelles espèces (et qui sont donc devenus spécimens-type, cf. *Novae Hollandiae Plantarum Specimen*, 1804). Mais cette partie de la péninsule est une propriété privée vouée à la tronçonneuse et au bulldozer afin de transformer les eucalyptus séculaires en copeaux de bois.

S'ensuivit une bataille acharnée entre archéologues, historiens et protecteurs de l'environnement, d'une part, intérêts privés et forestiers d'autre part. Les politiques s'en donnèrent à cœur joie pendant plus de deux ans en faveur des uns ou des autres. Les forestiers gagnèrent un premier round en octobre 2004 lorsque le gouvernement de Tasmanie annonça que seules une bande côtière de 100 m de large et une zone de 100 m autour du jardin et de l'observatoire de d'Entrecasteaux seraient conservées. Ceci laissait le champ libre à la déforestation de la majeure partie de la péninsule. Plus récemment, d'autres visi-

Les + web

Vous pouvez retrouver la bibliographie de cet article sur notre site Internet www.garancevoyageuse.org rubrique La Revue/Articles et biblio ou la recevoir en version papier par simple demande (accompagnée d'une enveloppe affranchie à votre adresse) à :
La Garance voyageuse,
F-48370
St-Germain-de-Calberte

Alignement de pierres
découvert en 2003
(cliché J.-P. Beaulieu
et J. Donatowicz).





Eucalyptus globulus,
une des espèces découvertes par
La Billardière dans les alentours
du jardin de Recherche Bay.
Planche extraite de Köhler's
Medizinal Pflanzen, 1887.

teurs ont récusé l'identification du jardin. En octobre 2005, le Département fédéral de l'Environnement et du Patrimoine a inclus l'ensemble de la péninsule nord-est de la Baie de la Recherche sur la liste du patrimoine australien et a autorisé la réalisation d'une fouille archéologique approfondie du site qui devrait débuter en 2006. Mais simultanément le ministre fédéral de l'Environnement et du Patrimoine déclarait que la déforestation pouvait commencer.

La passion est extrême. Dans un récent article consacré à Lahaye, un historien indépendant, spécialiste reconnu de La Billardière, n'a pas hésité à sortir de l'impartialité requise par la méthode historique en caricaturant les découvreurs du site, traités par lui de « *local conservationists* » et « *environmental activists* » (Duyker, octobre 2005, p. 3).

La découverte de ces vestiges est un événement dont on pouvait espérer qu'il contribuerait à renforcer l'amitié franco-austra-

lienne. Ces relations remontent aux chaleureuses rencontres entre les hommes de d'Entrecasteaux et les aborigènes de la Baie de la Recherche qui allaient être exterminés lors de la colonisation. Diverses instances françaises, privées ou publiques, ont écrit aux autorités de Tasmanie pour leur dire leur intérêt ou leur proposer des actions commémoratives bilatérales, mais sans succès.

Le tour pris par la polémique économique-politique nous oblige à ne pas nous immiscer dans une affaire « *tasmano-tasmanienne* ». Cependant, en tant que Français et en tant que Citoyens du monde, à l'heure où l'on voit prôner sur tous les continents l'intérêt de la biodiversité, on ne peut que déplorer la possible déforestation d'un site qui constitue un sanctuaire historique pour notre planète.

Dernière minute : 9 février 2006, coup de théâtre miraculeux ! On apprend que les propriétaires du terrain ont accepté de céder les 142 hectares de leur propriété sur la péninsule nord-est de la baie pour une somme de 2,21 millions de dollars australiens. La transaction a pu se faire grâce à l'intervention d'un généreux mécène, Dick Smith. La péninsule sauvée par l'intervention des gouvernements de Tasmanie et du gouvernement fédéral, conjointement aux dons privés, sera préservée de la déforestation et deviendra vraisemblablement un parc national. Les vestiges de pierres seront ainsi préservés et devraient être définitivement identifiés à la suite d'études approfondies qui seront menées au cours de 2006 par J.-C. Galipaud, ethno-archéologue qui fouille depuis plusieurs années le site du naufrage de La Pérouse à Vanikoro. Alors, on pourra, espérons-le, célébrer enfin la découverte du « *Jardin de Lahaye-Thouin* ». Pour connaître la suite des événements, on peut aller sur le site

www.recherchebay.org ■

Texte : Françoise K. JOUFFROY-GAUJA,
Jean-Philippe BEAULIEU
et Jadzia DONATOWICZ
Illustrations : documents
MNHN et clichés J.-P.
BEAULIEU
et J. DONATOWICZ.
Remerciements : Prof. G.
AYMONIN, Mme JOUSSE,
Mme Van de PONSEEL,
Dr JOUANIN,
et M. Frédéric GUILBERT
(MNHN).